

Les mystères de la chambre noire

ADEN | 03.06.03 | 19h16

Où il s'avère, à la faveur de deux événements – Cartier-Bresson à la BNF et Lartigue à Beaubourg – que la façon d'exposer la photographie influe sur l'œuvre des artistes. Hasard du calendrier, un siècle de photographie se raconte à la Bibliothèque nationale de France et au centre Pompidou, à travers les expositions consacrées à Henri Cartier-Bresson et à Jacques Henri Lartigue. Au-delà des styles et des sujets traités, d'un photographe à l'autre, les deux expositions se révèlent radicalement différentes. La rétrospective Cartier-Bresson privilégie la quantité et les tirages récents, tandis que l'exposition du centre Pompidou s'attarde sur les tirages d'époque et s'applique à mettre en espace la pratique photographique de Jacques Henri Lartigue. Ces deux façons de penser la photographie font débat. Comment exposer la photographie ? Que devient l'œuvre d'un photographe lorsqu'elle est accrochée aux cimaises d'un musée ou d'une galerie ?

Ces questions ont jalonné les parcours des deux photographes. Henri Cartier-Bresson connaît dès 1934 sa première exposition dans une galerie de New York, chez Julien Levy, amateur d'art qu'il avait rencontré quelques années auparavant à Paris. Ce dernier a fait connaître Max Ernst et Salvador Dalí au public new-yorkais. Pressentant le regard novateur de Cartier-Bresson, il prend en main l'exposition. Afin d'afficher clairement le parti pris qu'il défend en l'exposant, il intitule l'exposition *Anti-Graphic Photography*, et choisit parmi la production du photographe des clichés de différentes natures, des photos d'agence, des instantanés et des clichés a priori sans valeur. En d'autres termes, pour rendre plus pertinente la pratique photographique de Cartier-Bresson et éviter toute méprise avec la critique et le grand public, le galeriste opère une fine sélection et décontextualise le travail du photographe. Opération réussie : l'œuvre est bien accueillie et Cartier-Bresson entre dans le champ de l'art. Pour Jacques Henri Lartigue, les choses vont moins vite, même s'il côtoie le monde de l'art par la peinture. Elève de Laurens et de Decheneau à l'académie Jullian, il participa même au salon des Indépendants en 1952, au Grand Palais. Mais la peinture n'est pour lui qu'un moyen de gagner sa vie. Dès l'âge de 6 ans, Lartigue consacre une grande partie de son temps à la photographie et à la composition d'albums de famille, qu'il remanie sans cesse. C'est seulement à l'âge de 69 ans, en 1963, que Lartigue sera reconnu comme photographe professionnel, par une exposition au Moma de New-York.

Curieusement, ces rendez-vous avec le monde de l'art sont des malentendus pour les deux photographes. L'exposition au Moma enferme Lartigue dans un mythe dont il aura bien du mal à se défaire. Alain Sayag, conservateur au musée national d'Art moderne et cocommissaire de l'exposition Lartigue, explique : "L'exposition au Moma et une publication dans le magazine *Life* ont fait de lui le photographe de la modernité. Or, il s'agit d'un contresens total." Pour casser ce mythe et trouver une image plus juste de Lartigue et de sa pratique photographique, l'exposition de Beaubourg commence par une citation grandeur nature – la reconstitution de l'exposition de 1963 –, et enchaîne sur un cabinet de curiosités où l'on trouve quelques tableaux de Lartigue à côté de ceux de ses maîtres, histoire de mettre en évidence la minceur des qualités picturales de Lartigue. Puis l'exposition débouche sur une immense salle où se déploient plus de cent albums de famille du photographe. Son véritable champ d'expérimentation. Il ne cessait de les reprendre, de modifier les collages, les rapports entre les images, et apportait des notations. L'art de la mise en page, de la composition graphique. "Lartigue a une pratique amateur de la photographie, à travers l'album de famille, explique Alain Sayag. Ses albums sont des objets qu'il faut absolument montrer. C'est son médium d'exposition." La photographie en couverture d'aden illustre le contre-sens de la

réception de l'œuvre de Lartigue. Là où l'œil moderne verra une œuvre d'art, on la découvre dans l'exposition dans son véritable environnement, collée dans une page d'un album de janvier 1985 à côté de laquelle Lartigue a écrit : "Bonjour mon ombre. Je te souhaite encore une bonne année ; pendant laquelle, je l'espère, tu resteras collée à moi, les jours de beau temps."

De son côté, Cartier-Bresson envisage l'exposition comme une vitrine. Lui aussi est passé dans les murs du Moma, mais il en a tiré une conclusion scénographique différente. Les circonstances de son exposition dans l'institution américaine sont d'ailleurs rocambolesques. Au début de la Seconde Guerre mondiale, la rumeur court aux Etats-Unis que Cartier-Bresson a disparu. Nancy Newhall, commissaire d'exposition au Moma, décide d'organiser une exposition posthume. En recherchant des épreuves originales du photographe, elle apprend que Cartier-Bresson est toujours en vie : fait prisonnier en 1940, il se serait échappé en 1943, après deux tentatives infructueuses... L'exposition dite "posthume" se montera quelques années plus tard, en 1947, avec la collaboration du photographe. L'entreprise prend le contre-pied de la première proposition du galeriste new-yorkais Julien Levy. Cartier-Bresson installe dans un flou scénographique volontaire plus d'une centaine de vues, et insiste tout particulièrement sur ses déplacements à travers les cinq continents d'où il a ramené des clichés forts. Objectif : ne pas donner de caractère précieux à ces images, privilégier la qualité des photos, quitte à en faire trop dans l'accumulation. Depuis, Cartier-Bresson utilise la même formule pour présenter son travail, y compris à la Bibliothèque nationale de France. A peine passé le tourniquet de l'entrée, on est immédiatement plongé dans un flot d'images et d'objets personnels rangés dans des vitrines où l'on trouve quelques tirages d'époque, des documents lui appartenant, des compositions originales de Matisse – dont le fameux collage qui a servi pour la couverture d'Images à la sauvette. Des portraits d'hommes illustres aux clichés sur la condition humaine, la scénographie donne l'impression d'ériger en monument l'œuvre du photographe.

"Il y a aujourd'hui un vrai problème pour les commissaires d'exposition, explique Régis Durand, directeur du centre national de la Photographie. La question est de montrer comment la photo a été une forme de représentation. Mais on les montre généralement dans des conditions qui les tirent vers le tableau. Or, l'accrochage doit être guidé par la nature de l'œuvre. Il faut montrer la forme que la photo avait avant d'être au musée. Tout autre façon de la montrer est un détournement. Il faut se laisser guider par la logique de l'œuvre. Exposer la photographie demande réflexion sur la nature du travail, sur l'idée que l'on cherche à faire passer. Une chose est sûre, c'est qu'on ne peut plus se satisfaire d'aligner des tirages sur un mur."

Nicolas Thély

De qui s'agit-il ? rétrospective Henri-Cartier Bresson jusqu'au 27 juill à la Bibliothèque nationale de France, quai François Muriac, Paris 13e, 01 53 79 59 59. Du mar au sam de 10 h à 19 h, dim de midi à 19 h ; 5 €, tarif réduit 4 €. Jacques Henri Lartigue – L'album d'une vie jusqu'au 22 sept au centre Pompidou, rue St-Martin, Paris 4e, 01 44 78 12 33. Tlj de 11 h à 21 h sf mar, jeu jusqu'à 23 h ; 6,50 €, tarif réduit 4,50 €.

Droits de reproduction et de diffusion réservés © Le Monde 2003

Usage strictement personnel. L'utilisateur du site reconnaît avoir pris connaissance de la licence de droits d'usage, en accepter et en respecter les dispositions.